

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre XII



Reims, France ~ Château de Blasi ~ Juin 1348

Une fin d'après-midi de juin embrasait les prémices d'un coucher de soleil flamboyant, des teintes incandescentes se superposant à un ciel mourant. Blasi, le visage plaqué contre la vitre, regardait par la fenêtre de la chambre d'Alsaë, à l'étage. Son souffle, en se condensant, formait un halo opaque près de sa barbe fournie. Dans la chaleur estivale tenace qui persistait dans la pièce, une goutte de sueur perlait à sa tempe. Malgré les cicatrices défigurantes qui lui barraient les jambes, il se tenait debout sans aide et était par ailleurs en excellente santé. Une table en bois se trouvait à côté de lui, supportant un vase poussiéreux de fleurs en papier que Renée avait offert à Alsaë quelques jours seulement avant son dernier engagement à Crécy. Les pétales déchirés témoignaient du passage des mites affamées depuis séchées et s'étant accumulées en un tas contre le bas du rebord de la fenêtre.

« Ils sont comme une file de fourmis. Qui les enterrera tous ? » murmura Blasi, les yeux vitreux fixés au loin. Sur la route principale qui marquait le début du domaine Blasi, un flot incessant de passants infectés par la peste s'alignait sur le trottoir. De son point de vue élevé et éloigné, Blasi les voyait comme une interminable rangée d'insectes fantomatiques, qui défilaient sans relâche.

quittant la ville avant de disparaître dans la campagne. Jeunes et vieux, riches et Pauvres, hommes, femmes et enfants – tous ensemble, se déplaçant comme les derniers soubresauts d'une ville entière, condamnée à la potence. Dans cet exode massif, la plupart marchaient, emportant le peu qu'ils pouvaient. D'autres, à peine capables de se tenir debout, titubaient comme des morts ambulants. De temps à autre, des charrettes surchargées, tirées par des chevaux, fendaient le centre de la colonne qui dérivait vers le nord, leurs roues frôlant à peine les cadavres qui jonchaient le bord de la route. Blasi essuya la buée de la vitre. « Où trouverait-on assez de terre bénie pour enterrer une ville entière – ou même d'innombrables villes ? C'est une folie sans nom, cette peste. »

Alsaë l'appela par-dessus son épaule et Blasi perçut une tension croissante dans sa voix. « S'ils s'approchent, ne les laissez pas entrer, François. Nous ne pouvons rien faire pour eux. Dis-moi ça. »

Tu ne le feras pas !

« J'ai verrouillé les portes et les fenêtres », répondit Blasi d'un ton neutre, le visage collé à la vitre. « Nous sommes aussi en sécurité que possible. »

Un instant passa avant qu'Alsaë ne le réprimande : « Je t'ai supplié de quitter le château ! Nous sommes... »

Je suis en grand danger. Je ne comprends absolument pas pourquoi je vous ai laissé me convaincre du contraire. Un malheur va arriver. Je ne sens que mauvais présage !

Blasi refusa de répondre ; il se mit plutôt à observer la route encombrée.

« Nous avons encore le temps, François ! Écoute -moi : derrière les écuries, il y a un chemin envahi par la végétation qui traverse les bois. René y passait souvent avec sa charrette. Nous pouvons charger la charrette et atteler ton cheval... »

Blasi l'interrompit. « C'est trop tard, Alsaë. »

« Ce n'est pas le cas ! Et si Michael venait à mourir à cause de votre obstination, pourriez-vous supporter une telle chose ? »

« Une croix ? Pouvez-vous, Jean-François Blasi ? »

« Il est sain et sauf », a déclaré Blasi. « Et vous aussi. Grâce à notre foi, tout ira bien. »

Alsaë soupira et grommela : « Seulement si le Seigneur le permet ; et je prie pour espérer qu'il le fera. »

Blasi acquiesça. « Il le fera. »

« De plus, François, je ne veux pas que tu dises en secret à Michael qu'il va monter ce cheval indomptable. Tu aurais dû garder l'autre, comme je l'avais demandé. »

Blasi fronça les sourcils et laissa tomber ses épaules. « Faut-il encore revenir sur ce sujet ? »

« Nous le devons ! » s'exclama-t-elle. « Nous le devons, si vous voulez garder tant de secrets. Ne vous souvenez-vous pas de moi comme de l'épouse dévouée de votre frère et de la mère aimante de votre neveu ? »

Ne vous ai-je pas toujours ouvert ma modeste demeure ? Ne vous ai-je pas toujours secouru dans le besoin ? Je ne suis pas Anglais, François, et je n'ai pas tué vos frères !

Blasi se retourna brusquement ; ses yeux étaient rouges et gonflés. « Pourquoi me faire autant souffrir ? Que fais-tu ? »

souhaiteriez-vous autre chose de ma part ?

« Je veux la vérité ! » s'exclama Alsae. « Je vous en supplie. »

« Ah. » Blasi baissa la tête et laissa échapper un petit rire. « Seulement la vérité ? »

« Oui, je souhaite entendre Jean-François me révéler toute la vérité que le cardinal Blasi m'a cachée . Peut-il accéder à cette humble requête ? »

Blasi parcourut la pièce du regard, songeant à sa requête simple mais apparemment impossible.

Pourtant, aucun élément de la chambre ne parvenait à détourner son attention de sa demande.

Elle la dévisagea avec avidité. Il se mordit la lèvre, laissa tomber ses épaules et soupira profondément.

« Si vous insistez, alors je vous dirai tout. » Il lui tourna le dos et fixa le vide par la fenêtre

avant de poursuivre : « Et lorsque vous connaîtrez la vérité, j'espère que vous pourrez me pardonner et peut-être comprendre pourquoi je n'ai pas été totalement franc. »

Alsae le réprimanda. « La vérité, François. »

Blasi s'exécuta. « Très bien. Tout a commencé dans mes appartements du Château Rouge, à Avignon, lorsque je me suis réveillé face à une visite des plus inattendues. » Il s'appuya contre le rebord de la fenêtre, observant le défilé incessant des passants tandis qu'il confessait tout : son incroyable rencontre avec l'esprit de Jacques , la difficulté d' accéder aux Apocryphes, la découverte des Pierres Portes cachées par le Saint- Siège, le roi Philippe et le pape Clément, et un projet papal incluant un prêtre, le capitaine Bourne et l'abbé Vonig, et son pénible séjour à l'abbaye de Gardiens, l'ouverture finale de la Pierre Porte, et ses terribles blessures, ainsi que sa fuite miraculeuse de l' abbaye sur le cheval du capitaine . Et durant tout le récit de Blasi , Alsae ne l'interrompt pas. En conclusion, Blasi se retourna et déclara : « Voilà, vous savez tout. Tout, Alsae. »

Alsae pointa un doigt tremblant vers la table à côté de lui. « Les vieux papiers là-bas ; ce sont les pages dont vous parlez ? »

Blasi s'éloigna de la table et hocha la tête d'un air coupable, admettant : « La plupart d'entre eux ; D'autres ont disparu dans les airs. Il se détourna, reportant son attention sur la foule dense.

« La route. » Il soupira. « Il n'y a rien de plus à dire, Alsae. Veuillez m'excuser de ne pas l'avoir révélé plus tôt. » Blasi serra les dents et se raidit, s'attendant à une sévère réprimande, mais seul un silence de mort s'installa entre eux.

Finalement, Alsae rompit le silence persistant avec une vigueur renouvelée. « Je n'entends pas Michael ! Il est peut-être dehors, avec eux. François ! »

« Ne t'inquiète pas, il se repose », la rassura Blasi, « en sécurité autant que possible. »

Continuant à regarder par la fenêtre, il tourna légèrement son regard vers un vieux peuplier aux branches largement déployées.

« Splendide », répondit-elle, sa voix plus détendue et peut-être même teintée d'un soupçon de humour. « François, il a été un vrai petit diable toute la journée – il m'a épuisée. Il a tellement de vie – comme son père. Un jour, il gagnera le cœur d'une femme chanceuse. » Moi. Et malheur à la femme qui succombe à son charme !

Blasi suffoqua ; une nouvelle larme suivit une autre le long de sa joue et disparut dans sa barbe. « Nous sommes en sécurité », répondit-il en fixant, sous le peuplier, une petite stèle de bois surmontée d'un monticule de terre. Il avait enterré le garçon la veille.

Alsaë fit sa propre confession : « J'ai quelque chose à te confier, et je vais être franche. Pendant que tu dormais, je suis allée à la boulangerie chercher du pain frais. Tu as intérêt à avoir faim ; ton assiette déborde. Et tu seras ravie d'apprendre que ton frère se joindra à nous pour le dîner. » Elle rit doucement. « Et cette fois, il a promis d'arriver avant le coucher du soleil. Oh, écoute ! Il arrive maintenant. Renée ! » Alsaë soupira profondément.

« Tu dois te reposer. Je t'apporterai à manger, à boire et des draps propres », répondit Blasi en se détournant de la fenêtre. Son regard se posa sur Alsaë, affalée sur le bord de son lit, trempée de sueur. Son bras délicat, replié vers le haut, s'étendait au-delà du matelas, suspendu dans les airs, comme si elle cherchait à attraper quelque chose ou quelqu'un d'invisible. Le bout de ses doigts était noir ; ses lèvres souriantes, sombres et desséchées, et son regard vitreux ne se fixaient que sur un pli au plafond, peut-être.

Le lendemain, Blasi peinait sous le vieux peuplier, entre des monticules de terre fraîche, recouvrant de pelletées la tombe d'Alsaë et ensevelissant le dernier membre de la jadis illustre lignée des Blasi. Il enfonçait sa bêche dans le sol et ratissait du pied les racines brisées lorsqu'il aperçut une charrette surchargée garée devant l'entrée du château. Blasi se protégea les yeux du soleil éclatant pour mieux observer l'intrus. Sur fond de passants malades, le cocher restait immobile, l'observant peut-être comme un voyeur sans gêne. Un morceau d'étoffe lui enveloppait entièrement la tête, ne laissant apparaître qu'une fente sombre à la place de ses yeux. Il aurait pu ressembler à une momie coiffée d'un chapeau à larges bords. Le cocher était assis au soleil de midi, un long manteau drapé sur les épaules. Avec son allure sinistre et son visage inexpressif, s'il ne s'était pas dévoilé au grand jour, Blasi aurait pu le prendre pour la Mort en personne, juchée sur un charrette mortuaire. Pourtant, voyant que ce spectateur à l'allure étrange ne donnait aucun signe d'avancer davantage, Blasi le congédia et se consacra à des préoccupations plus graves et plus immédiates.

Le cardinal récupéra une fiole de vinaigre ancien au pied de l'arbre et en répandit le contenu fraîchement consacré sur la tombe d'Alsaë, récitant ce que Michel avait naïvement dit

considéré comme : les autres mots. Enfin, ses mots achevés, Blasi s'agenouilla près du pied de sa tombe, il conclut sa prière par une salutation d'adieu : « Repose en paix, Alsaë Blasi, épouse aimante de Renee Blasi, mère attentionnée de Michael Blasi. Amen. » Il se fit le signe de croix et s'inclina dans un silence respectueux et empreint de nostalgie . Et dans ce moment de suspense, dans le silence des chants d'oiseaux, dans le sifflement monotone des grillons d'été, dans la chaleur étouffante et étourdissante du jour, à l'aube de son désespoir, et face à la révélation troublante que toute demande de pardon, aussi exprimée soit-elle, resterait à jamais vaine, Blasi pleura. Il s'effondra à genoux sur le monticule, ratissant la terre à pleines poignées pour en faire des mottes compactes, comme si, par un miracle des moyens divins, une meilleure compréhension du moment présent pourrait aider à faire pression sur Alsaë hors de son état terminal. Là, sous le peuplier, entre mains sales et sanglots déchirants, un flot de cris arrosait la terre. Et là, sous le peuplier, Blasi se complaisait dans les délices de ses déceptions, se complaisant dans un vide immense, se noyant dans un mélange exacerbé de nostalgie et de chagrin.

« Bon après-midi, Monsieur ! » L'appel inattendu fit sursauter Blasi, le ramenant brusquement à la réalité. Il se leva d'un bond et tourna sur lui-même comme un criminel pris au dépourvu, s'essuyant les yeux pour apercevoir le cocher qui s'approchait et sa charrette à bascule. L'étranger ôta son chapeau, défit le tissu qui lui couvrait la tête et se débarrassa de son long manteau. Il se révéla être un homme d'âge mûr au visage creusé et à la barbe épaisse. Des cernes marqués sous ses yeux trahissaient sa fatigue de voyageur. S'approchant lentement, le cocher lui fit un signe de la main. « Comment allez-vous ? »

Blasi lui ordonna, levant la main pour l'arrêter : « Arrêtez votre monture ! » Il surgit de sous l'arbre et se faufila dans la clairière. « N'avancez pas plus loin ! » Le cocher s'arrêta net et sa monture protesta en hochant la tête à plusieurs reprises contre les rênes tendues. Blasi désigna le château du doigt en criant : « Le maître de ce manoir commande une armée ! Partez immédiatement, ou vous périrez de sa main ! »

« Je m'appelle Jean Labatut », lança le charretier en se présentant. « Je suis un négociant marseillais de renom. Veuillez m'excuser de déranger le seigneur ; toutefois, je serais très reconnaissant de pouvoir le recevoir, si cela m'est permis. » Il s'essuya le front du revers de sa manche. « Je vous assure de ma bonne foi : je ne vous apporte aucune mauvaise intention, seulement mes prières et la promesse de mes bonnes intentions, dont il saurait grandement apprécier les temps difficiles. »

Blasi s'approcha du chariot et l'examina attentivement. « Faites-lui part de vos bonnes intentions. » L'homme fut pris d'une quinte de toux, se contentant d'acquiescer et de pointer du doigt le...

Il parvint à articuler une réponse rauque au pied du peuplier : « Vous préparez des tombes fraîches. »

Il déglutit difficilement et s'éclaircit la gorge. « C'est un lieu consacré , n'est-ce pas ? »

« C'est ainsi, » Blasi a affirmé.

« Béni comme il se doit — par un prêtre ? »

« C'était ainsi, » , a-t-il confirmé à nouveau.

L'homme renifla et scruta attentivement les lieux, comme s'il cherchait quelque chose qui lui était propre. « Et quelle partie de ce terrain est consacrée ? » Son regard se posa de nouveau sur l'arbre et il l'examina des plus hautes branches jusqu'aux racines.

« Ça suffit ; que cherchez-vous ? »

« Si le maître le permet, je souhaite troquer avec lui un simple service contre toutes mes marchandises. »

Blasi jeta un coup d'œil furtif à l'entrée du château. « Il ne parle à personne, sauf à moi. Faites-moi part de votre proposition et je la transmettrai sans tarder. »

« Oui. Je le souhaite... si le maître le veut bien... » L'homme fit la grimace et se gratta la barbe naissante.

Barbu, réfléchissant à la meilleure façon de présenter ses bonnes intentions, il dit : « Veuillez l'informer

qu'un marchand est arrivé avec une charrette chargée de marchandises, de quoi approvisionner tout son manoir pendant plusieurs saisons. » Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et examina ses

marchandises avant d'énumérer son inventaire comme tout marchand avisé, affiné par des années de

commerce habile : « J'ai des céréales fraîches, des fruits secs, de la viande salée et des confiseries. J'ai

J'ai une abondante réserve de sel et toutes sortes d'épices médicinales. J'ai des fers à repasser, de la porcelaine et... »

« Des plats de service en argent et en or, dignes de toute demeure noble. J'ai aussi un fût intact du meilleur vin de

France. » Il se retourna, fixa Blasi droit dans les yeux, hocha la tête et passa une main tendue au-dessus de son

cheval et de sa charrette, déclarant solennellement : « Cette belle monture et cette robuste charrette font également

partie de mon troc, si le maître y consent. Veuillez l'en informer : je lui donnerai tout cela s'il m'accorde ne serait-ce

qu'un simple... »

demande."

Même dans son état peu présentable, le marchand affichait une telle allure

impeccable qu'il capta l'attention d'un cardinal tout aussi rusé. Blasi examina les

membres, les dents et les yeux de l'équidé et constata qu'il s'agissait d'un beau jeune

cheval musclé, au pelage sans défaut qui semblait projeter des reflets cramois sous

les rayons du soleil. Il plissa les yeux, la suspicion naissant en lui. « Et quelle serait

donc cette simple requête ? »

L'homme se redressa dans sa charrette. Il s'éclaircit la gorge et dit : « La peste m'a emporté.

Cependant, en échange de tout ce que je possède, je demande seulement qu'on m'accorde un

lopin de terre sacrée pour une sépulture digne. »

Blasi recula de quelques pas et joignit les doigts devant lui, songeant à l'inhabituel

Il jeta un coup d'œil entre les tombes de peupliers et le marchand malade avant de tenter de rejeter la proposition de l'étranger tourmenté . « Je ne crois plus... »

L'homme intervint : « Je vous en supplie ! » Il désigna le fond du domaine. « Je peux rester hors du château, dans la charrette, là-bas, près de la lisière du bois. Je n'ai besoin d'aucun soin. » Il s'essuya le cou avec un linge et poursuivit sa supplique : « Mon temps est compté ; peut-être un jour de plus et je ne serai plus un fardeau. Je ne demande même pas une pierre tombale , seulement une parcelle en terre sacrée. »

Blasi inspecta minutieusement la charrette du marchand, chargée d'une cargaison impressionnante et visiblement bien différente du modèle original. De nombreuses planches verticales, solidement sanglées de tous côtés, étaient reliées par des attaches métalliques auxquelles s'entrecroisaient des cordes, traversant la haute pile de provisions serrées à l'intérieur. Se demandant comment les roues pouvaient supporter un tel poids, il remarqua leur largeur inhabituelle. Son regard s'arrêta sur le bord supérieur d'un petit tonneau de vin qui semblait l'observer discrètement derrière un paquet de sacs de jute. Il inspira profondément et regarda par-dessus son épaule, au-delà de l'arrière du château, par-dessus un champ d'herbes hautes, vers une rangée de bois plus éloignée qui marquait la limite plus sombre du domaine. Il se retourna vers l'homme et scruta son visage à la lumière du jour, sentant que l'offre du marchand était sincère. Après tout, la Mort semblait bien avoir pris ses marques, elle-même parfaitement cirée et mûre sous le regard angoissé de l'homme . Blasi connaissait les signes et la marque — une aura indubitable de destin, de mortalité et d'obscurité totale planait sur la présence de l'homme comme une lueur noire persistante.

Le cardinal lui fit signe d'avancer en retournant vers le vieil arbre. « Déplacez votre charrette jusqu'à la lisière du bois. » Il reprit sa pelle et se dirigea vers l'entrée arrière du château en criant : « Restez là jusqu'à mon retour. » Le cocher obéit, fendant un océan de mauvaises herbes tandis qu'il menait prudemment sa charrette à travers un champ de hautes cannes brunes qui craquaient sous ses roues.

Blasi entra dans le château et pénétra dans la pièce où se trouvaient la cheminée et la cuisine ; il cala la pelle dans un coin avant de refermer la porte. Il se leva et se frotta la nuque pour enlever la sueur âcre, ignorant l'odeur persistante de vomis et de bile qui l'envahissait.

Il réfléchissait à ce qu'il ferait de son nouvel hôte mourant, un homme qui possédait suffisamment de marchandises pour lui assurer d'abondantes réserves pour l'hiver à venir. Blasi savait qu'avec la peste qui ravageait la ville voisine de Reims, cet homme transportait sur sa charrette peut-être plus de provisions que dans toutes les boutiques de la ville. Pourtant, même en faisant preuve de bon sens, et malgré toutes les promesses du marchand, il ne pouvait s'empêcher de réfléchir.

Pour lui, le tonneau de vin figurait en tête de ses pensées comme un élixir tentant, que Blasi ressentait comme un ingrédient essentiel de son existence transitoire, s'il voulait noyer les souvenirs lancinants de Michael et Alsaë. Plus que la nourriture ou la vie elle-même, le vin suffisait à apaiser sa culpabilité, à calmer sa conscience, ne serait-ce que pour un court instant.

Il gémit, donnant des coups de pied dans les détritrus éparpillés tandis qu'il s'approchait d'une fenêtre striée. Il agita la main à travers un essaim de mouches bleues et vertes, scruta la vitre noircie par la crasse et aperçut, par-dessus le champ envahi par les chaumes, le chargement le plus important du marchand, désormais stationné près de la lisière du bois. Une silhouette bougea et Blasi découvrit l'homme, maintenant debout dans sa charrette, regardant autour de lui, apparemment en train d'inspecter les lieux envahis par la végétation. Blasi eut un sourire narquois avant de s'adresser au marchand à voix basse, d'un air hautain : « Ô mourant, ne sens-tu donc pas son omnipotence ? »
« À chaque respiration ? C'est partout – une infestation de décomposition grandissante à chaque mouvement. La mort est immortelle – le cœur même de la vie qui nous survivra tous. » Il laissa échapper un rire d'ivrogne et s'éloigna en titubant de la fenêtre.

Blasi fixait le sol jonché de débris, son sourire s'effaçant sous le durcissement progressif de son visage. Ses sourcils se froncèrent, sa mâchoire se crispa, son œil valide perçant les dalles. C'est alors seulement qu'il prit conscience de l'odeur rance qui imprégnait l'espace. Et c'est alors seulement qu'il remarqua la scène pittoresque qui occupait le centre de la pièce : une grande table grossièrement taillée et son contenu saisissant. La table ressemblait à un autel sacrificiel usé, des tas de linge souillé débordant du plateau et des côtés. Des taches de sang et autres excréments corporels avaient durci le tissu en couches rigides et irrégulières. Au milieu, une bassine en bois incrustée témoignait de ses efforts ardents pour se laver et faire disparaître la fièvre. Des mouches jouaient sur le rebord et Blasi pinça les lèvres, fixant ce spectacle sordide.

« Non ! » s'écria-t-il en se frayant un chemin à travers les détritrus. « Tu ne feras jamais... »
Blasi agrippa le bord de la table et tira d'un coup sec, la faisant basculer sur le côté tandis que le bol se brisait sur le sol. Des nuées de mouches s'envolèrent et un bourdonnement constant envahit la pièce. « Jamais ! »
Il fit un bond en arrière, scrutant frénétiquement les murs et le plafond de la pièce comme s'il cherchait quelque chose en particulier. Blasi écarta les bras et tourna sur lui-même en riant et en hurlant à toute la pièce : « Regardez-moi ! Je suis toujours là ! Vous n'avez rien fait ! Vous ne pouvez pas me toucher ! Vous avez peur de moi ! Vous ne... »
Blasi chassa les mouches en agitant les mains au-dessus de sa tête, et perdit l'équilibre dans les détritrus. Il se cogna la tête contre le sol avec une telle force qu'il en eut le vertige. Et il resta immobile comme un mort, hanté par le souvenir de la voix de Michael : « Je... »

« Je vais devenir un ange, avoir des ailes et voler très, très vite, pour que le Diable ne puisse pas m'attraper ! » gémit Blasi en ouvrant les yeux. Il découvrit sa main près de son visage, une mouche posée sur une articulation écorchée. Un instant, il resta allongé sur les dalles à observer l'insecte froter ses pattes, ses grands yeux cramoisis fixés sur lui. Puis il s'envola et tourna en rond devant son visage, tandis que la voix de Michael résonnait toujours dans sa tête : « Comme... »
« Ça, oncle François ! Comme le vent ? Tu vois comme je vais vite ? » La mouche se posa brièvement sur le visage de Blasi, inspectant la trace d'une nouvelle larme qui coulait du bout de son nez.

Sous un bourdonnement de mouches, gisant dans les ruines de l'ancien domaine Blasi, jadis convoité et prestigieux, le Cardinal se retira dans les profondeurs de son esprit, dans une région totalement déconnectée du temps et de l'espace – un lieu où la mélancolie, la haine et la confusion pouvaient se mêler à des souvenirs déformés et à des rêves troublants pour manifester un état monstrueux et contre nature de complaisance malade, de cynisme grotesque et de concoctions absurdes de réminiscences et de réflexions incongrues, le tout engendré et forgé dans un profond abîme de folie abjecte. Il n'y avait pas d'Un bruit semblable à du bois qui craque ou du verre qui se brise – pas même un bruit sourd, un claquement, un craquement, un tintement qui aurait pu annoncer une chose qui se brise. Il n'y avait absolument rien, hormis un silence absolu ; pourtant, dans l'immobilité de ce calme mortel et de cet état de transcendance pure, l'esprit de Blasi s'est égaré, imperceptiblement.

L'attitude du Cardinal changea du tout au tout. Il laissa échapper un petit rire et se redressa sur le sol. Il repoussa ses cheveux ébouriffés en place et scruta les murs de la pièce, les yeux vitreux et révoltés comme ceux d'un ivrogne. Il hocha la tête en souriant. « Je vois. » Il se leva et tapota la poussière collée à son pantalon. « En effet, je vois », répondit-il en jetant les mains sur ses hanches, continuant de s'adresser aux murs. « Vous me les avez pris parce que vous vouliez me torturer avec une perte des plus intimes – et me protéger des ravages de ce fléau terrestre, alors que tous les autres y succombent, parce que vous souhaitez me garder en vie pour que je vous offre une longue vie de chagrin, dont vous vous nourririez éternellement. » D'un geste boudeur, il congédia les murs et se reprit. « Allez - vous- en – ô Mort et Désespoir – j'ai un invité de marque qui m'attend, ne serait-ce que pour un instant. »

Il ajusta ses vêtements, se vérifia comme tout dignitaire guindé et convenable attendant une audience, et sortit du château avec un sourire discret, les sourcils levés et le menton relevé.

Blasi traversa les hautes herbes et s'arrêta au milieu, appelant le marchand et lui faisant signe de s'approcher. « Amenez-vous avec votre charrette à l'entrée arrière du château ! Le maître accepte votre offre : le vin et les provisions en échange du gîte, du couvert et d'une sépulture digne ! »

Le marchand secoua la tête. « Il vaut mieux que je reste ici, de peur que le maître n'attire la peste sur sa maison ! » Blasi le regarda descendre de la charrette et disparaître dans le champ de cannes. Seule sa voix trahissait sa direction. Il poursuivit : « Si le maître le souhaite, je peux rester sous ces arbres pendant que ses soldats déchargent la charrette ! »

« Il ne le souhaite pas », s'exclama Blasi en lui faisant signe d'avancer d'une main accueillante, ajoutant : « Ni une hantise persistante, ni la Main de la Mort imminente ne sont une préoccupation urgente pour lui. »

le maître de la maison, Accueillir, monsieur Labatut !

Hormis le sifflement des grillons, un bref silence s'installa sur le champ avant que le marchand ne demande à Blasi : « Est-ce qu'il est en train de mourir lui aussi ? »

« Il ne l'est pas. Apportez-vous donc vous-même et votre charrette, et alors seulement il accédera à votre demande. » Par-dessus les herbes folles, Blasi vit l'homme monter dans sa charrette et la diriger vers lui.

« Le maître a-t-il un prêtre chez lui ? »

« Oui, pour un temps, et il s'occupera de vos besoins. » Blasi lui fit signe de se diriger vers le château en retournant vers l'entrée de service.

« Êtes-vous ce prêtre ? »

Blasi lança par-dessus son épaule, sans ralentir le pas. « Comme vous l'aurez compris, je « Je suis dans le matin. Consécration, absolution et derniers sacrements semblent être une de mes préoccupations ces temps-ci. Venez ! J'ai une chambre vide et une soif de vin. »

Le marchand gara sa charrette près de l'entrée et les deux hommes commencèrent à la décharger, empilant son contenu dans la cuisine du manoir. Lorsqu'ils eurent presque tout transporté dans la maison, le marchand retira un sac de grain de son épaule et le déposa à l'intérieur, par-dessus un sac similaire que Blasi avait également empilé. Le marchand souffla bruyamment, appuyé contre la table renversée : « Je n'avais pas compris que décharger ma propre charrette faisait partie de l'échange. » Il scruta les passages intérieurs qui menaient plus profondément dans la maison et à l'étage. Il soupira, essuya la sueur de son front et demanda à Blasi : « Où sont les hommes du maître ? C'est absurde ; dorment-ils ? Je meurs d'épuisement à transporter ces provisions pour les maintenir en vie. » Il secoua la tête et grimaca. « Et qu'est-ce qui va ici ? La puanteur... le gaspillage... comment le maître peut-il permettre... »

Le marchand scruta les draps sales et couverts de mouches, puis se tourna vers Blasi et l'examina. « La mort est passée par là. Vous êtes le seul survivant du château, n'est-ce pas ? »

Blasi s'approcha de lui, s'appuya contre la table et secoua la tête. Il regarda le marchand droit dans les yeux et sourit. « La mort a quitté cet endroit. Et en vérité, il n'y a plus de soldats ; **« Mais le maître est ici. »**

« Je n'entends ni toux ni éternuements – aucun signe de vie, à part ces mouches importunes », a-t-il rétorqué.

Il pinça les lèvres et fit un geste de la main pour congédier l'affaire. « Vous êtes ce maître ? » Blasi laissa échapper un petit rire. « Moi-même, je ne peux que m'étonner d'être si en vue et si insaisissable. » Il balaya la pièce du regard, affichant une expression de grave suspicion feinte, tout en murmurant au marchand : « Le maître nous écoute encore. »

L'homme plissa les yeux avant de scruter la pièce et de parler assez fort pour que sa voix porte : « Durant ma vie, j'ai côtoyé ouvertement les rois et leurs familles. » « Vassaux. » Il posa les mains sur ses hanches et s'adressa aux murs : « Je suis Jean-Baptiste Labatut, maître courtier en importations orientales. » N'obtenant aucune réponse à sa présentation, il interrogea Blasi à voix basse : « Si le maître est aussi important que vous le dites, il doit bien avoir un nom que je connaisse. » Il se pencha plus près. « Son titre ? » Blasi tapota l'épaule de l'homme . « Oh, tout le monde le connaît. Vous aurez bientôt votre audience avec lui. Comme pour tous les membres de sa compagnie, je suppose qu'il attend la vôtre avec une réelle impatience. Passons maintenant au vin. » Il incita l'homme à se mettre en marche et ils sortirent du château.

Le cardinal contourna la charrette et examina un insigne à peine visible sur le tonneau de vin lorsque le marchand s'approcha de lui. « Pourquoi même son titre doit-il être si secret que vous ne pouvez même pas me le murmurer ? »

Blasi haussa les épaules. « Ce n'est un secret pour personne. Le maître répond à de nombreux noms, mais son vrai nom est... » « La mort. » Il reporta son attention sur le tonneau, ajoutant : « Un nom plutôt commun mais noble dans le même esprit... qu'en pensez-vous ? »

Le marchand pâlit et recula. « Je trouve que le prêtre choisit ses mots avec un goût douteux, compte tenu de mon état. »

« Je ne vous veux aucun mal », répondit Blasi avant de désigner les deux tombes sous l'arbre. « De même, je ne leur manque pas de respect. Je ne vois que ce que je ne peux ignorer . Vraiment, je voudrais ne rien voir sous cet arbre ; pourtant, je vois des tombes. Je ne voudrais rien de plus que de savoir que mes frères sont tombés courageusement à Béthanie, et non à Crécy, et de découvrir ensuite qu'ils sont ressuscités ; pourtant, je ne vois leurs visages qu'en rêve. Je voudrais ne rien voir parcourir les routes de Reims ; pourtant, la ville est en proie à la mort – vous y compris, et je dois maintenant enterrer un autre. »

Et j'aimerais bien reposer mes jambes fatiguées et siroter un peu de vin ; mais nous voici, sous la chaleur torride du jour, avec le tonneau de vin toujours dans la charrette, à divertir le maître que je méprise tant : la Mort. » Blasi souffla et monta dans la charrette.

Labatut le suivit en demandant : « Tes frères sont sous l'arbre ? »

« Non. La mort est sous l'arbre... elle est partout. Le maître m'a même réclamé ... je suis mort, moi aussi. » Blasi gémit en inclinant doucement le tonneau sur le côté tout en donnant des instructions...

Le marchand, s'adressant à lui pour déplacer délicatement le tonneau, lança : « Il faut y aller doucement, de peur qu'elle ne nous échappe. » Soudain, le cheval fit un écart, déplaçant la charrette et projetant le marchand contre le tonneau. Le récipient roula vers l'arrière de la charrette tandis que Blasi se précipitait par-dessus lui, l'empêchant de s'écraser au sol. Il maintint le tonneau en place jusqu'à ce que le vin se stabilise. « Doucement, je t'ai dit ! Tu marches comme une vache ! » Il lança un regard noir au marchand avant de poser sa tête sur le tonneau. Puis il prit une profonde inspiration. « J'ai peut-être perdu la tête un instant. Pardonne-moi, Jean-Baptiste. Ce n'est que ma faute. » Je m'inquiète du fait que ce vin soit spécial, comme vous l'avez mentionné.

Le marchand s'essuya les yeux de sueur et rampa vers l'arrière de la charrette en disant : « C'est le meilleur vin de toute la France. » Il s'arrêta près de Blasi, esquissa un sourire et murmura : « Et j'ai aussi été témoin d'une chose : un prêtre défunt a terriblement soif de son vin préféré. Pourrions-nous lui faire plaisir ? »

Blasi acquiesça.

Les deux hommes s'affairaient autour du fût, positionnant deux planches de déchargement contre le chariot pour le décharger.

Labatut ajusta l'inclinaison d'une des planches et réprima une toux. « Tu sais que la peste m'a atteint, et pourtant tu ne t'éloignes pas de moi. Il semble que le Seigneur t'ait béni, n'est-ce pas ? »

Blasi resta immobile. Il se gratta la barbe et réfléchit, inspectant brièvement son doigt avant d'acquiescer. « Il semblerait bien. Et comme je l'ai constaté il y a un instant, un minuscule ange... » « Il s'est abattu sur ma main et m'a tout raconté. » Il s'appuya contre l'arrière de la charrette, en grattant une éraflure sur sa phalange. « Alors j'ai compris que les questions difficiles n'ont pas de réponses difficiles, mais des réponses simples. Elles ne paraissent difficiles que parce qu'elles le sont. Ce n'est pas ce que nous attendons d'une réponse. Par conséquent, nos attentes déterminent souvent ce que nous considérons comme des réponses crédibles à nos questions. Vous me suivez ?

« Euh, non, pas du tout », admit le marchand. « J'ai simplement posé une question. Pourquoi n'êtes-vous pas en train de mourir, comme tous ceux qui vous entourent ? »

Blasi s'éloigna du chariot en riant, les mains tendues en signe de présentation.

« Tu vois ? Même toi, tu ne peux pas voir la réponse à ta question parce que tu ne peux pas voir au-delà. »

« Ce que vous vous attendez à voir. »

Labatut fronça les sourcils. « Je vois que, soit vous tournez autour du pot, soit vous ne souhaitez pas me répondre, soit il y a quelque chose qui ne va pas chez vous. »

« Ah ! » s'écria Blasi en pointant son doigt vers le ciel. « Tu as répondu à ta propre question, même si tu refuses de l'accepter comme réponse. »

Le marchand souffla et s'appuya contre la charrette. « Alors, quelle est la vérité ? Que vous refusez de me répondre ? »

« Non, c'est la seconde partie qui est vraie : il y a quelque chose qui ne va pas chez moi. » Blasi pinça les lèvres et grimaca avant de poursuivre. « Quand vous m'avez demandé pourquoi je ne mourais pas comme tout le monde, vous vous attendiez à ce que je puisse mourir. Voyez-vous que vous ne voyez pas au-delà du fait que je sois en vie ? Comme je vous l'ai dit, je ne meurs pas parce que je suis déjà mort. » Il rit. Les morts ne peuvent pas mourir — il n'y a pas de seconde mort.

Labatut se leva de la charrette. « Vous ne plaisantez pas. Vous croyez vraiment ce que vous dites, n'est-ce pas ? »

« Vous voyez ? La réponse n'était pas difficile, après tout... seulement différente de ce à quoi vous vous attendiez. » Blasi hocha la tête en faisant un clin d'œil.

Le marchand congédia Blasi et essuya la sueur qui perlait sur son front soucieux : « La journée est courte. Je me sens faible et vous avez visiblement besoin de boire. Nous avons un tonneau de vin à transporter et des funérailles dignes à organiser. Allons-y ? »

Avec méticulosité, les deux hommes parvinrent à déplacer le tonneau dans la cuisine et à le redresser dans le coin le plus reculé de la pièce. Le marchand se pencha dessus, haletant. Blasi s'affala contre le mur et reprit son souffle. « Où sont les écuyers du palais quand on a besoin d'eux ? »

Le marchand leva les yeux vers lui. « Quels écuyers ? »

Blasi secoua la tête et se frotta l'épaule. « Qu'on soit écuyer ou pas, on l'a déplacé – on en a besoin. »
« Nous ? Vous en avez besoin. »

Blasi s'écarta du mur, se pencha, releva le bas de son pantalon et entreprit d'enlever une écharde du tonneau de vin, qu'il sentait près de son genou. Il grattait la plaie en parlant. « Non, mon ami ; la partie la plus douloureuse de la mort est son dernier souffle, et tu imploreras ce vin, lorsque ce moment viendra. »

Le marchand fronça les sourcils et se redressa en examinant la jambe dénudée, à la peau épaisse, cabossée et profondément décolorée.

Blasi retira l'écharde de son genou, lécha son pouce et essuya un filet de sang. Il se leva et découvrit l'expression de dégoût du marchand. « Ce n'était qu'une écharde, je survivrai. » Blasi sourit.

« En effet, vous le ferez », répondit le marchand, « plus que la plupart. »

Le sourire de Blasi s'estompa. « Que voulez-vous dire ? »

« Je veux dire que vous semblez être soit béni, soit maudit, de nous survivre à tous. »

Le marchand désigna sa jambe. « Vous me montrez des brûlures qui auraient tué n'importe quel autre homme. »

Et vous voilà, avec moi, la peste à vos côtés, et vous vous inquiétez davantage d'une écharde que de la mort. Le marchand hocha la tête, la suspicion se lisant sur son visage. « Il semble que vous soyez plus qu'un simple mortel. Qui êtes-vous ? »

Blasi eut un sourire narquois et haussa les sourcils, feignant le mystère. « Peut-être suis-je béni par un ange ? » rassura-t-il le marchand d'une tape sur l'épaule.

Il l'accompagna en haut des escaliers. « Seul le Seigneur sait ce qui est le mieux pour nous tous. Maintenant, je vais vous installer. Vous serez à l'aise. Contrairement à ce qui se trouve en bas, « La chambre à l'étage est propre et bien rangée. » Il rit doucement. « Cet endroit, dans son ensemble, pourrait ressembler au paradis et à l'enfer, réunis en une seule maison. » Le marchand tenta de s'arrêter sur les marches pour le regarder, mais Blasi le poussa vers le haut. « N'ayez crainte. Comme convenu, je prendrai soin de vous et veillerai à ce que vos funérailles soient dignes de celles de tout homme de Dieu. Pour l'instant, reposez-vous. Et nous nous offrirons un bon vin et une agréable compagnie, ce soir. »

Le temps passa tandis que Blasi s'installait auprès de son hôte mourant, lui offrant l'hospitalité de la chambre d'Alsae à l'étage. Le marchand s'endormit ainsi, garant la charrette près des écuries et soignant son nouveau destrier. Il le nourrit et l'abreuva, puis l'attacha dans le dernier box où avait jadis logé le cheval noir indompté qui s'était échappé. Plusieurs heures s'écoulèrent et, à la lueur des lanternes et sous les étoiles, il retourna au château. Il alluma des lampes à huile, fit percer le tonneau et réveilla son hôte endormi avec deux coupes et suffisamment de vin dans une bassine en bois pour enivrer même deux chevaux.

Blasi posa le lavabo et les verres à vin sur la table de chevet. « Tu as dormi une bonne partie de l'après-midi. Comment te sens-tu ? »

L'homme se hissa en position assise sur le bord du lit. « Comme s'il avait été piétiné par le « Le diable en personne », gémit-il. Des gouttes de sueur perlaient sur son visage. « J'ai rêvé que nous étions « Je creuse ma tombe. Et pourtant, on a perdu la terre. Je cherchais ma terre. Mon Dieu ! » Blasi le regarda scruter la pièce comme s'il la cherchait encore. Puis il aperçut la vasque et les gobelets. « Tu as tiré le vin ? »

« Oui. On y va ? » Blasi joua le rôle de l'hôte, récupérant les deux gobelets vides et en tendant un à son invité.

« Peut-être dans un instant », dit l'homme en se frottant la gorge et en déglutissant difficilement, le visage crispé par la douleur. Blasi reposa les deux gobelets près du lavabo et s'approcha de la fenêtre. Il croisa les bras derrière son dos et fixa la route. Plusieurs torches au loin se déplaçaient en file indienne, dérivant lentement dans l'obscurité, telles une colonne de fantômes de feu paresseux témoignant de l'exode massif qui continuait de quitter Reims. « Vous avez dit que votre nom était Labatut ? » demanda Blasi.

L'homme toussa et s'éclaircit la gorge. « Jean Labatut. »

« Il me semble m'en souvenir. » Blasi se retourna brusquement et fixa les bottes du marchand. « Vous avez dit que vous veniez de Marseille ? »

« Marseille, oui. »

« Dites-moi, comment avez-vous fait pour vous procurer ce vin ? » demanda Blasi en désignant du menton le lavabo.

«

Eh bien, je viens d'Avignon, mais je suis originaire de Marseille. J'ai quitté Marseille lorsque la peste est arrivée.

« Ah ! » Blasi claqua des doigts. « Vous êtes Jean-Baptiste Labatut, le marchand d'Avignon dont la boutique se trouvait en face de celle du forgeron, au bout de la ruelle qui menait au cimetière de la Curie, n'est-ce pas ? »

« Je... Oui. Comment... »

Blasi, souriant, s'approcha du lit en se frottant la barbe, comme s'il perçait un mystère. « Et votre fidèle flotte de courriers en charrettes faisait régulièrement le voyage jusqu'au port de Marseille, où ils échangeaient secrètement des tonneaux de vin avec les navires marchands génois. » échange pour les importations en provenance de Kaffa et à destination de Gênes.

« Nous sommes-nous déjà rencontrés ? » demanda le marchand.

« Mais attention, pas n'importe quel vin ! » Blasi ignora sa question et pointa du doigt : « Un vin divin issu des meilleurs fruits – ces fûts proviennent directement de la Grande Cave de l'humble demeure de Sa Sainteté : le Palais Papal d'Avignon. » Blasi laissa échapper un petit rire.

« Comment le savez-vous ? » Le marchand se redressa sur le lit, laissant transparaître un malaise croissant.

Pourtant, poursuivit le cardinal, insistant sur son propos : « Je me demande comment il se fait que les Génois n'aient jamais remarqué les nombreuses différences lorsqu'ils ont comparé les navires... »
« Les registres indiquent ce qu'ils ont déchargé. Et je me demande aussi comment les scribes chargés de l'inventaire du palais n'ont pas remarqué la disparition de tant de tonneaux de vin. » Blasi afficha un sourire satisfait. « Sans doute, ni la marchandise des navires, ni les tonneaux papaux ne se sont retrouvés, au départ, dans l'inventaire. »

« Vous n'êtes pas prêtre. Qui êtes-vous ? » Le marchand le foudroya du regard.

« Je suis en réalité cardinal. »

« Et moi, je suis un destrier volant », cracha l'homme.

Blasi rit. « J'ai reconnu une marque sur le fût avant même qu'on le déplace – la même que je gravais toujours sur les parois des fûts de vin et que je mettais de côté pour vos coursiers. Je ne marquais que les meilleurs fûts de la saison. » Il acquiesça. « Il semblerait que nous ayons été des partenaires efficaces, du moins pendant un temps. C'était un échange profitable pour nous deux, n'est-ce pas ? C'est peut-être une chance que nous nous rencontrions enfin, face à face, après toutes ces années, aussi regrettables soient-elles dans des circonstances aussi graves. »

« Votre Éminence ? Le cardinal Jean-François Blasi ? » demanda l'homme, incrédule. Blasi leva les mains, paumes ouvertes. « C'est moi, votre fidèle et ancien fournisseur de vin, de nouveau à votre service. »

Le marchand laissa échapper un petit rire. « Eh bien, il semblerait que vous connaissiez une partie de mes aveux. »

« Avant même que je le raconte. » Il secoua la tête. « Et je me suis souvent demandé ce que ce cardinal avait fait des importations que je lui avais échangées. »

Blasi sortit une fleur en papier à longue tige d'un vase voisin et lui répondit d'un haussement de sourcil : « Comme vous le savez peut-être, le Collège des cardinaux est un groupe aux opinions divergentes. Il faut parfois s'assurer le soutien indéfectible d'autrui – cadeaux et autres. Être un commerçant, je suppose que vous comprenez ce que je veux dire », dit Blasi en faisant tourner la fleur et en souriant d'un air narquois. et lui fit un clin d'œil.

Le marchand laissa échapper un petit rire. « Vous n'êtes pas mieux que moi, pour votre part de responsabilité. »

« Et je n'ai jamais prétendu le contraire. Cependant, ces temps sont révolus et nos actes sont depuis longtemps oubliés. Et même aujourd'hui, ni le glorieux Saint-Siège, ni la noblesse génoise magistrale ne remarquent quoi que ce soit d'inexplicable – tous deux sont enclins à la surabondance. »

« De tout. » Le cardinal esquissa un faible sourire, examinant du bout des doigts les pétales de papier de la fleur. « Telle est l'aveuglement apathique des sièges de toutes les grandes autorités, n'est-ce pas ? »

Blasi huma le parfum de la fleur fanée et souffla sur la poussière qui s'y était emparée. « Il semble pourtant qu'un malheur similaire nous ait frappés tous deux. Vous n'êtes plus le riche marchand que j'avais imaginé, et je ne suis plus le cardinal brillant dont vous vous souveniez. » Il jeta la fleur à terre et croisa les bras derrière son dos. Il se balançait sur ses talons. « Oh, mais vous trouverez peut-être amusant de savoir que l'une de vos importations génoises de contrebande se trouve désormais au palais de Sa Majesté : un curieux trépied pour cuire un œuf. Il contenait deux lampes à huile, ornées de dragons bleus. »

« Je me souviens d'un tel objet – une fenêtre en forme d'œuf, baptisée depuis par Sa Majesté en personne – j'en ai vu trois lors de mon dernier voyage à Marseille. Mon courrier les considérait comme d'une valeur exceptionnelle – la seule raison pour laquelle il les a acceptées en échange. Le marchand empila des oreillers contre la tête de lit et se redressa. « Alors, un cadeau pour le Roi ? »

Blasi s'approcha de la table d'appoint.

« Pas exactement, plutôt un élément d'un échange. »

"Pour quoi?"

Blasi rit. « Eh bien, si vous voulez vraiment savoir : pour se constituer une armée. »

« Une armée ? » L'homme le regarda d'un air critique. « Et moi, je suis un destrier rouge flamboyant. Mais dites-moi tout. »

« Si je vous racontais tout, vous ne me croiriez certainement pas. » Blasi trempa les deux gobelets dans la bassine. « Peut-être pourrions-nous maintenant goûter au vin ? » Il offrit l'hospitalité au marchand, qui prit la coupe et dit : « Oui, peut-être chassera-t-il la fièvre — et si le bon Dieu le permet, même la mort elle-même. » Il leva un toast à Blasi et vida la moitié du gobelet.

« Argh ! » grogna le marchand, du vin coulant sur sa barbe. Blasi huma l'odeur de son propre gobelet et en but une gorgée. « C'est amer », se plaignit-il en se léchant les babines. « Depuis combien de temps le vin était-il exposé à la chaleur du jour ? »

« Depuis Avignon. Après avoir appris l'arrivée de la peste à Avignon, je me suis empressé... »
« Pour charger la charrette. J'ai oublié de couvrir le tonneau. » L'homme s'essuya les lèvres avec sa manche.
« Le soleil l'a tué », a conclu Blasi.

Le marchand vida son gobelet d'un trait, se pencha vers la table et se resservit. « Eh bien, les mourants ne boivent pas pour savourer », déclara-t-il en se laissant retomber sur les oreillers et en portant un nouveau toast au cardinal.

Blasi leva son gobelet et avala le reste du vin d'un trait. « Les morts non plus », grogna-t-il. Il trempa lui aussi son gobelet dans la bassine pour le remplir à nouveau.

« Vous ne vous croyez pas vraiment mort, n'est-ce pas ? » lui demanda le marchand en riant doucement. Il leva les yeux et découvrit un regard plutôt sévère, une expression tout à fait sincère. Son sourire s'effaça et, à cet instant, Labatut crut peut-être percevoir une graine de folie semée chez le prêtre qui se tenait maintenant au-dessus de lui. Le marchand détourna le regard et fixa la fenêtre noire. Puis, un sourcil levé, il marmonna : « Eh bien, j'espère bien finir aussi mort que vous ; je l'admets. » Il porta un toast en direction du prêtre et vida une autre coupe. Puis il trempa de nouveau son gobelet dans le bol à vin. Il gémit. « Mon état s'aggrave. » Il s'essuya la sueur et se blottit contre les oreillers, tenant son gobelet à deux mains avec un sourire, peut-être, comme un enfant impatient d'écouter une histoire avant de dormir. « Alors, parlez-moi de cette armée que vous avez rassemblée et de ce que je n'en croirais pas. Oh, et de vos blessures aux jambes, si vous le voulez bien.

Blasi se retourna et fit les cent pas dans la pièce, passant devant le pied du lit et aplatissant la fleur en papier. Pourtant, son regard scrutait le sol et plongeait dans son passé. « Eh bien, je suppose... »
« Cela n'a plus d'importance. Ce n'est pas un secret si sacré qu'un mort ne puisse le confier à un mourant. » Il fit encore quelques pas, plongé dans ses pensées.

Le marchand insista : « Eh bien, allez-y ! De peur que ce marchand mourant ne se retrouve mort avant même que le cardinal défunt n'ait avoué ! » Blasi se retourna brusquement. Ils échangèrent un regard et rirent doucement.

« Très bien », dit Blasi. « Tout a commencé à Avignon, au Château Rouge, où j'ai assisté à un spectacle des plus étonnants. » Blasi arpentait la pièce, son gobelet à la main, les yeux rivés sur le marchand qui lui contait sa conversation intime avec le spectre de son frère défunt, et son hésitation à assassiner un cardinal pour...

extraire des secrets incroyables du Saint -Siège — de sa ruse ingénieuse pour dérober des pages lourdement gardées décrivant le fonctionnement des portes de l'Enfer — de sa maîtrise

orchestration d'un complot contre un pape sans méfiance qui lui a valu le privilège d'un L'armée du roi — lors de son siège sans précédent d'une abbaye fortifiée, avec peu de pertes humaines — de la libération des démons qui devaient détruire toutes les armées d'Angleterre, et l'effondrement final de ses plans dû à l'imprudance d'un capitaine téméraire et répréhensible. De temps à autre, le marchand tentait de prendre la parole, mais Blasi captivait son attention par la même éloquence intarissable et passionnée que lorsqu'il officiait en orateur hors pair, dominant souvent les débats du Collège des Cardinaux. Et, durant tout ce temps, Blasi remplissait leurs coupes jusqu'à ce qu'ils aient bu tout le vin du lavabo.

Labatut s'est penché sur l'origine de son inquiétude désormais accrue et a trouvé le coupable. Aussi infime que cela puisse paraître, une lueur nouvelle et anormale émanait du regard du Cardinal – un éclat singulier qu'il n'avait pas remarqué au départ. Il lui semblait que Blasi l'observait de deux directions opposées : un œil bienveillant scrutant par-dessus son épaule et un œil malveillant scrutant son âme. Il sentait cet œil blanc le scruter à la fois à l'intérieur de lui et partout ailleurs.

Blasi quitta brièvement la pièce avec la bassine vide, pour revenir aussitôt avec un pichet orné à trois pieds, débordant de vin. À peine l'eut-il posé sur la table de chevet que le marchand se retira précipitamment, se détournant de lui avec méfiance. Blasi feignit de ne rien remarquer, absorbé qu'il était par la tâche de remplir et d'examiner la coupe du malade , avec un soin tel qu'on aurait pu croire que le vin était une dose précisément dosée de médicament. « Un peu plus devrait atténuer ces manifestations désormais plus évidentes de votre infirmité », affirma Blasi avec l'assurance d'un médecin chevronné. Il tendit le gobelet plein et un sourire cajoleur à son patient, apparemment alité . Pourtant, le marchand se contenta de le fixer. « Prenez la coupe », insista Blasi, « Buvez -en. Nappez votre mal. » Mais le regard du marchand errait dans la pièce, comme s'il cherchait une issue. Dans la faible lueur du candélabre, Blasi vit les gouttes de sueur perler sur le front de l'homme. « Votre maladie vous donne de la fièvre. »

Reprends-toi et écoute-moi. Je t'ordonne de boire tant que tu es encore capable de tenir une tasse. Blasi se pencha davantage au-dessus du lit. « Bois-la ! » aboya-t-il, refusant de remarquer la tache d'urine qui s'élevait sur les genoux de son invité .

Du vin gicla lorsque le marchand lui arracha le gobelet des mains. « Restez à distance ! Je ne bois plus jamais avec des gens comme vous ! »

« Comme vous voudrez », répondit calmement Blasi en se redressant et en essuyant les éclaboussures de vin sur ses vêtements. Il se détourna et se remit à remplir son verre.

« À mon grand regret, je dois continuer à boire avec des gens comme moi ; et bientôt, les douleurs croissantes de votre état défaillant vous supplieront d'en faire autant. »

Blasi, sa tasse à la main, regagna son poste et se tint près de la fenêtre, laissant à l'homme tout l'espace nécessaire pour reprendre ses esprits. Blasi sirotait sa tasse, passant le temps par des propos en apparence irrévérencieux et une litanie d'introspection anormale et de prophéties inquiétantes, indignes même des hommes d'Église les moins dévoués, et a fortiori d'un cardinal.

Blasi poursuivit d'une voix à peine audible, le visage collé à la vitre, feignant de scruter l'obscurité de la nuit et le flot incessant de passants infectés par la peste : « Regardez-les, marchant tous ensemble comme une colonne de cadavres. Ils sont déjà morts, tous autant qu'ils sont. Voyez comme ils luttent dans leur désespoir, animés seulement par de doux souvenirs et des rêveries persistantes. » Il soupira profondément, savourant ses souvenirs avant d'établir un parallèle plutôt inhabituel, mêlant prévoyance et rétrospective : « À l'aube, nous en découvrirons encore plus, perdus dans leurs pensées au bord du chemin, le sourire aux lèvres, nus, des mouches jouant dans leurs yeux. S'ils connaissaient seulement la vérité sur eux-mêmes, ils cesseraient de feindre la vie et s'apaiseraient. Regardez... »

Eux, marchant, feignant de vivre. Ce n'est qu'à la mort qu'ils comprendront pleinement leur condition ; qu'ils ont été fous de tenter de survivre dans un monde où la mort est inscrite dans sa trame même. À la fin, rien de ce qui a une signification terrestre ne restera sacré. Et quel bien supérieur peut survivre aux espoirs et aux rêves si tout est perdu à cause de créatures semblables à des mouches ?

« Je ne crois pas que vous soyez prêtre », grommela le marchand. « Qui êtes-vous ? »
« Qui suis-je ? » Blasi laissa échapper un petit rire. « Si je vous raconte comment c'est arrivé, vous saurez qui je suis. Tout a commencé, assez simplement. » Après un silence, il s'éclaircit la gorge et reprit :
« Quand j'étais enfant, j'ai vu une file de fourmis zélées grimper le long d'un grand arbre, malgré les flammes qui embrasaient ses branches les plus hautes, récemment foudroyées. Tandis que la colonne atteignait le sommet, les fourmis brûlaient et tombaient au sol. Je les ai débarrassées de l'écorce, mais d'autres ont suivi le même chemin. J'ai craché sur leur passage, mais elles ont contourné ma salive et ont continué leur ascension. J'en ai même écrasé quelques-unes, espérant que les autres sentiraient le danger et feraient demi-tour, mais elles ont continué à ramper autour des cadavres et à grimper vers le feu. » Blasi secoua la tête en riant. « Dans ma mission enfantine et assez insensée pour sauver ces fourmis des flammes, une branche qui est tombée m'a cassé la jambe et a failli me coûter la vie. C'est à ce moment-là que j'ai le plus... »
« De moi, au plus profond de mon âme, jusqu'à modifier le cours de mon destin — de futur chevalier à évêque. » Il claqua des doigts. « D'une fourmilière à cardinal, vous me connaissez désormais pour ce que je suis. » Blasi se détourna de la fenêtre et fit face au marchand, prêt à se présenter les bras ouverts, dans un geste d'humble splendeur. Au lieu de cela, dans un état d'ivresse avancé, il trébucha contre la table d'appoint.

son vase se brisa sur le sol. Il laissa tomber son gobelet et bascula en arrière, le faisant se briser. Il s'appuya contre le rebord de la fenêtre avant de se stabiliser. Son regard restait fixé à ses pieds, où des fragments d'un vase brisé jonchaient le sol parmi des fleurs en papier déchirées.

« Des fourmis qui meurent... pff... des mouches qui jouent... pff. » Le marchand se moqua en gémissant, assis sur le bord du lit, en enfilant ses bottes.

« Tu n'as pas besoin de chaussures » , déclara Blasi en titubant vers lui. « Tu dois te reposer. Que fais-tu ? »

« Restez vous-même ! » Le marchand pointa un doigt vers lui et aboya : « Gardez vos distances ! »

Blasi s'immobilisa, en plein élan. « Pourquoi faut-il que tu te rhabilles ? »

L'homme a remis ses vêtements en place. Sous des mèches de cheveux transpirants et filasses, il gardait Un regard accusateur fixé sur Blasi, il grogna : « Pour réparer ce qui est mal. Je dois quitter ce manoir du péché — et cet esprit blasphématoire autoproclamé qui se vénère comme le vénérable et éminent cardinal Blasi ! »

Blasi contempla le pichet en porcelaine richement décoré, à la surface brillante ornée de minuscules fleurs bleues et contenant une généreuse réserve de vin intact. Il demanda : « Et que deviendra notre accord ? »

L'homme grimaça sous la douleur de son état qui s'aggravait. Il rejeta ses cheveux en arrière et Il regarda le cardinal droit dans les yeux. « C'est à vous — mes marchandises ; ma charrette ; mon cheval — tout cela. Je n'ai besoin que de moi-même pour aller où je dois aller. »

Blasi le considérait désormais comme un étranger, une personne totalement différente du marchand qu'il avait rencontré peu de temps auparavant. L'homme paraissait meurtri et tuméfié, comme roué de coups ; et sous la lumière précise des bougies, ses traits étranges luisaient d'une sueur uniforme. Son visage, creusé de façon grotesque, semblait simiesque .

« Regarde-toi », s'exclama Blasi avec un soupçon de dégoût, « Tu meurs en parlant ! » Il n'y a pas d'autre refuge. Reposez-vous !

Le marchand hocha la tête et se dirigea en titubant vers la porte. « Soyez assuré que je le ferai , en paix et loin du Mal. » Il quitta la pièce et descendit prudemment l'escalier ouvert, s'appuyant contre les pierres du mur pour ne pas tomber. Blasi le suivait de près, insistant pour que l'homme aille se coucher. Mais le marchand ignora les supplications de Blasi et continua, se moquant de lui à chaque pas : « Le maître de ma maison, c'est la Mort ! Je suis vivant, et pourtant je suis mort ! Je conspire contre Sa Sainteté et l'Église ! Je suis un meurtrier de cardinaux, d'abbés et de moines ! J'ouvre les portes mêmes de l'Enfer ! Allons jouer avec les mouches dans leurs yeux ! »

« Je n'ai jamais dit de telles choses ! » répondit Blasi. Il pressa son menton contre sa poitrine et chercha dans sa mémoire confuse avant de demander, incrédule : « Ai-je dit cela ? » Il s'arrêta sur une marche et laissa pendre son gobelet plein à côté de lui, éclaboussant maladroitement ses vêtements de vin. « Que nous »
« Et si je jouais avec les mouches ? » Il appuya sa lourde tête contre le mur et laissa échapper un petit rire.
« Peut-être le vin m'a-t-il altéré la raison. Veuillez m'excuser ; je ferais bien de me retenir de parler. » Il se précipita alors à la suite du marchand, qui continuait d'avancer sans s'arrêter, et lui saisit le bras. « Non ! Je ne dirai rien de plus. Venez ; vous devez retourner dans votre chambre ! »

Le marchand se dégagea de la main qui le retenait, quitta l'escalier et traversa la cuisine en trombe avant de s'appuyer contre la cheminée en pierre. Il chercha ses affaires, empilées en grand nombre et occupant presque toute la pièce.

De l'autre côté, une lampe à pétrole allumée trônait sur son tonneau de vin, et sa flamme vacillante conférait à l'espace encombré une atmosphère étrange. Il fixait les ombres flottantes sur le sol tout en réprimandant Blasi d'une accusation indirecte : « Et tes jambes sont maintenant guéries, alors que la plupart des hommes en mourraient. » De telles blessures ! Comment cela pourrait-il être, à moins que... ah oui... parce que le ciel vous voulait du bien !

L'homme trébucha et tomba à terre, puis rampa à la hâte dans l'obscurité, à travers un labyrinthe de marchandises qu'il avait lui-même construit. Les ténèbres l'engloutirent, ne laissant que sa voix crier : « Saint Denis, couvrez mon chemin ! Couvrez-moi ! »

Blasi cria en direction de la voix du marchand : « De qui ou de quoi peut-il te protéger ? Reprends-toi ! La peste t'a gravement malade. » Blasi tituba après

Il lança, en faisant claquer son verre de vin : « Reviens, je te dis ! » Des tas sombres s'écroulèrent les uns sur les autres dans un crescendo de tons contrastés, tandis que casseroles et poêles s'entrechoquaient et que verres et porcelaines se brisaient sur les dalles. « Je te vois ! Reprends-toi ! » Tu es devenu fou !

L'homme surgit d'un coin sombre et se retourna avec une pelle, la lame frôlant le visage de Blasi . La faible lueur de la lame incita Blasi à lever la tête.

Les mains... et son gobelet. Le marchand brandit l'outil devant le visage du prêtre , faisant preuve de détermination.
« Dois-je creuser votre tombe ce soir ? »

« Inutile », répondit Blasi, cédant du terrain. « Ne devrais-je pas préparer le vôtre, comme vous le souhaitez ? »

« Inutile ! Éloignez-vous de moi », cracha le marchand.

Blasi cligna des yeux et recula de quelques pas avant d'essuyer la salive du marchand sous lui. son œil. « Comme vous le souhaitez, Monseigneur Labatut. Je ne vous veux aucun mal. »

« De mèche avec le diable, sous les traits d'un prêtre, tu l'es », grogna le marchand en pointant sa lame vers Blasi et en le repoussant davantage, à travers des tas épars de...

Encombrement au sol.

Blasi trébucha maladroitement sur le bric-à-brac, mais parvint à ne pas renverser son gobelet. Le marchand s'enfuit précipitamment du coin de la rue, enjambant les débris à grands pas, tout en se dirigeant à la hâte vers la porte de derrière du château, tout en grommelant : « Gardez tout ! Chaque épice renversée, chaque cuillère cassée, chaque goutte de vin amer ! Seulement, ce misérable outil est à moi ! » grogna-t-il en brandissant sa pelle. Dans son bref regard en arrière, le blanc de ses yeux fous aurait pu surpasser la lumière de la lampe. « Oh, en effet ! » approuva Blasi, donnant raison au marchand furieux ; « C'est à vous, comme vous le dites ! Prenez -le. »

L'homme se retourna et se figea sur place. Ils se fixèrent du regard assez longtemps pour apprécier le bourdonnement monotone des grillons du soir d'été, la chaleur suffocante et l'odeur persistante qui régnaient dans la maison.

Blasi prit une profonde inspiration et rompit le silence : « Alors, qu'est-ce que tu comptes faire avec la pelle ? » Il prit une gorgée de vin en jetant un coup d'œil entre la lame de l'outil et la pelle.

le regard perçant de cet homme, fruit de sa folie provoquée par la maladie.

Le marchand laissa finalement échapper un rire nerveux. « Non, Monseigneur, vous n'êtes pas un homme de Dieu. Un chien qui se noie trouverait plus d'espoir au paradis qu'un homme dans la tombe que vous lui préparez ! Je vous vois comme le pire des démons, dissimulant votre langue fourchue sous une façade de piété, tandis que vous restez impuni pour tisser votre mal. »

« Je suis bien celui que je prétends être », déclara Blasi. « Je suis le cardinal même qui vous a assisté dans vos affaires passées. » Il désigna le tonneau en bois. « Ce tonneau provient de la Grande Cave de... » « Le Palais des Papes, dont j'ai été l'unique intendant. » Il inclina ensuite son gobelet vers le marchand, comme pour porter un toast à sa santé. « Même amer, je reconnais ce raisin à son goût ; ce n'est pas un raisin ordinaire. De plus, je me connais comme un homme de Dieu et de France, aussi sinistre que je puisse paraître à des gens comme les pestiférés ou les chiens noyés, comme vous aimez tant le dire. Cela étant dit, mon offre tient toujours : je vous enterrerai avec toute la révérence, tous les rites et toutes les prières que vous êtes en droit d'attendre d'un prêtre expérimenté. »

Le marchand jeta un coup d'œil à ses marchandises éparpillées, semblant réfléchir à l'offre, comme s'il l'entendait pour la première fois. Il reporta brusquement son attention sur Blasi et lui présenta la pelle. d'un ton menaçant. « Et ? »

À travers un faible rayon de lumière qui perçait les ombres et baignait le sol, Blasi détecta Au milieu des provisions éparpillées, se trouvait un petit destrier – des fragments de la figurine en porcelaine jonchaient le sol, piétinés depuis. La tête d'un petit destrier pâle reposait près du talon de la botte du marchand. Blasi, à l'instar de ce dernier, se retourna et inspecta les lieux, visiblement pour se recentrer sur une perspective plus large, tandis qu'il assimilait mentalement ce qu'il percevait d'emblée comme une...

État singulier et apparemment énigmatique, fait de références circulaires et satiriques. Un sacré retournement de situation. Il songea, en repensant à ces événements, que le jouet en porcelaine désormais cassé était un cadeau antérieur offert à son neveu. qu'il avait acquises grâce à des transactions secrètes de marchandises de contrebande provenant de navires génois et qui provenaient très probablement du marchand même qui se tenait devant lui. De même, le tonneau de vin désormais amer provenait sans aucun doute des transactions indirectes que ce marchand avait entretenues avec lui par le passé, lorsque Blasi se procurait régulièrement des barils dans les réserves de la cave du palais papal en échange de produits rares, qu'il utilisait ensuite pour des trocs entre collègues et des pots-de-vin politiques – des produits rares , tout comme la figurine en porcelaine brisée d'Extrême-Orient.

« Et alors ? Dites-le ! » cria le marchand en plissant les yeux, comme pour faire pression sur Blasi afin qu'il révèle les détails contractuels délibérément discrets d'une concoction faustienne ou d'un pacte diabolique.

Blasi a accueilli les airs d'inquisiteur de l'homme par un simple sourire las et un ton impassible dans sa réponse finale : « Et... j'utiliserai ces autres mots à votre service. Après tout, comment trouverez-vous le paradis sans ma prière, en d'autres termes ? « Avec des paroles diaboliques et des propos maléfiques ? Ah ! Comme je le soupçonnais » , s'exclama le marchand en brandissant sa pelle vers le cardinal. Blasi, imperturbable, restait là, le regard vide fixé sur le cheval brisé, perdu dans le souvenir d'un jeune garçon qui, jadis, volait plus vite que n'importe quel ange – et peut-être avec une telle vigueur qu'un vent bienveillant l'eut remarqué et emporté. Le garçon connaissait tout cela comme un monde déchiré par un « pestinense » malveillant et impie .

Blasi se mordit la lèvre et hocha la tête d'un air détaché. « Hélas, je dois vous demander de quitter ce manoir et ses terres. Vous pouvez emporter l'outil que vous tenez et tout ce dont vous pouvez vous servir ; toutefois, le cheval et le tonneau de vin de Sa Sainteté restent ici, à titre de dîmes et de biens meubles du Saint-Siège. »

« Je n'ai pas besoin de monture ! Et vous pourriez vous noyer dans le vin — épargnez-nous la misère de votre être méprisable et impardonnable », grogna l'homme.

Blasi respira brusquement et haussa un sourcil. « Sans plus tarder, j'espère que vous trouverez votre chemin, n'est-ce pas ? »

« En effet », grommela le marchand en abaissant sa pelle. Il recula vers la porte et l'ouvrit par-dessus son épaule. Une brise fraîche baigna la pièce, y libérant un doux parfum de pluie. Au loin, les grillons chantaient. « J'ai une tombe à creuser pendant que... »

« Ayez les moyens. Et ne tentez pas de me suivre. » Un éclair dans le ciel nocturne ne laissa brièvement apparaître à Blasi qu'une simple silhouette.

Blasi rassura le marchand. « N'ayez crainte, Monseigneur Labatut. Je me suis résigné à... » « Rester ici, absorbé par le tourbillon de mes propres affaires. » Il inclina son gobelet et en inspecta le niveau de vide. « Y sombrer, même. »

Il regarda le marchand repousser ses cheveux ruisselants de sueur, enfiler sa pelle sur son épaule et disparaître dans la nuit. Blasi le suivit prudemment jusqu'à la porte avant de s'appuyer nonchalamment contre l'encadrement. Il fit tourner son gobelet, leva son verre d'un air absent en direction de son hôte qui s'éloignait et grimaca en buvant. Les dernières gorgées de vin vicié. Il soupira tandis que le tonnerre grondait.

Apparemment, le marchand avait vu son geste : il cria en retour vers Blasi. « Oui ! Salut, Diable ! » Blasi rentra dans le château et verrouilla la porte de derrière, l'esprit libre de toute autre préoccupation qu'une bassine pleine et un lit vide, qu'il comptait bien utiliser comme source de plaisir perpétuel.

À l'extérieur du château, l'homme mourant titubait à travers des herbes toujours plus hautes, écartant les fils brisés des toiles d'araignée, les cocons déchirés et les ronces piquantes, tout en priant Dieu, Jésus, saint Christophe et tous les martyrs bienheureux qui pourraient bien entendre sa supplique. Dos à la route, il se dirigea vers l'arrière du domaine et poursuivit sa mission, trébuchant vers l'horizon noir d'une forêt vierge. Pour lui, la mort était désormais une affaire personnelle, à ne partager avec personne d'autre que lui-même et Dieu. Malheureusement, seuls les éclairs illuminaient son chemin, la lueur des étoiles peinant à filtrer derrière le banc de nuages d'un orage qui approchait. Et sous le ciel grondant, un éclair céleste révéla une paire de bottes vertes, robustes, à double couture, ornées de pompons et de fermetures métalliques, qui se détachaient au milieu d'une mer d'herbes sombres.

Finalement, il a disparu en mer.

Ce fut la première et la dernière fois que le cardinal Blasi eut la chance de s'entretenir en face à face, peut-être depuis longtemps, avec Jean-Baptiste Labatut, négociant autrefois éminent, maître courtier des meilleures importations d'Extrême-Orient et des vins soigneusement sélectionnés que la France ait jamais connus.

~*~

Mort et destruction régnaient en maîtres. L'infestation noircissante se répandait dans toutes les villes et tous les villages de France, paralysant leurs cœurs par sa présence destructrice et implacable. De humbles paysans, pris de frénésie, rasaient des villages entiers, s'accrochant à une idée absurde : aucun mal ne triompherait en France tant qu'ils oseraient incendier chacune de ses villes. Pourtant, la contagion se propageait au sein de ces foules déchaînées comme une traînée de poudre, les laissant aussi noires que le sang.

cesendres des bâtiments qu'ils ont incendiés.

Désespéré de faire la lumière sur les mécanismes et les origines de la Grande Peste, le roi Philippe fit appel, en octobre 1348, aux éminentes facultés de l'Université de Paris. Aussitôt, un conseil élu, composé de représentants de diverses disciplines, se réunit, délibéra dans le secret rituel et remit ses conclusions à Philippe dans un document intitulé le *Traité du Consilium de Paris*. Ce travail collectif mentionna plusieurs causes possibles de la peste, parmi lesquelles des alignements planétaires, des vapeurs souterraines libérées par des tremblements de terre et des particules toxiques transportées par des vents humides depuis des marais en décomposition. Néanmoins, ce commentaire n'était qu'un recueil de spéculations qui n'apportait guère d'éclaircissements sur la cause ou le remède. Et bien que le Diable ne fût pas mentionné dans les détails du document – même si le Mal était absent de son canon des causes –, l'exposé clinique constituait par ailleurs une tentative louable d'expliquer l'existence apparemment soudaine et énigmatique de cette abomination dévorante. Jusqu'alors, près de dix millions d'Européens étaient bien trop obnubilés par la mort pour se soucier des causes. Après tout, en fin de compte, les morts restaient morts – pour la plupart.

La Peste noire était un brasier infernal, brûlant le visage de l'Europe et ravageant l'humanité, simple pousse dans un brasier dévastateur. Telles des armes enflammées, les lignes ardentes de la maladie progressaient toujours plus loin à l'intérieur des terres, s'étendant vers le nord et l'ouest pour s'emparer de territoires épargnés et asseoir son emprise sur tout le continent. Un à un, les pays se courbaient comme des cartes en flammes.

L'Espagne explosa, laissant une grande partie de ses villes confrontées à un concept pour le moins inédit : des cimetières sans terre. Dans la sécheresse d'un été impitoyable, la peste ravagea les villes et, sous une chaleur étouffante, les habitants ne pouvaient distinguer si leur transpiration était due à la chaleur estivale ou à une fièvre soudaine. La plupart auraient pu incriminer la chaleur du jour, mais la moitié d'entre eux ne pouvait ignorer que les boutons noirs qui apparaissaient sous leurs aisselles n'étaient que de la sueur ou des vapeurs. En effet, la peste était un bourreau rapide et aveugle ; les bien-portants se retiraient dans leur lit pour s'y allonger raides au lever du soleil. Et avec la sécheresse persistante et la chaleur accablante qui régnaient en Espagne, l'eau fraîche et pure était précieuse. Malheureusement, de nombreux puits communaux étaient contaminés par les restes de voisins en décomposition. Certains accusèrent les Juifs d'avoir souillé l'eau ; d'autres, les musulmans ; pourtant, curieusement, face à un événement aussi apocalyptique qui frappait de plein fouet une population de chrétienté, seule une poignée blâma le diable. Néanmoins, pour ces personnes âgées trop faibles pour fuir leur domicile et qui osaient même envisager de boire une seule gorgée d'eau des puits, le choix était aussi clair que l'eau qu'elles désiraient tant : succomber à la maladie ou s'abstenir de se déshydrater. Malgré tout, dans le désespoir et la

Ils prièrent profondément après avoir bu à la coupe, puis rejoignirent leurs voisins dans les cimetières immaculés des villes .

Ailleurs, les villes et villages anglais, à l'instar de ceux d'Espagne, étaient ravagés par la maladie. Malgré des réglementations portuaires strictes, la peste, telle une voleuse dans la nuit, se propageait insidieusement. Par les cours d'eau et en se faufilant le long des ports de Londres et de Bristol, la contagion, une fois arrivée à terre, explosa. Médecins, prêtres et hommes politiques se jetèrent dans la tombe ; et comme une mer de lemmings ulcérés, la moitié de la population des villes suivit leur exemple. À l'été 1349, la peste se propagea vers le nord, ravageant la campagne anglaise et se frayant un chemin à travers les villes surpeuplées de Norwich et de Chester, avant de gagner Wexford, en Irlande. Vers la fin de l'année, la peste noire avait contaminé toutes les villes les plus septentrionales de la région , y compris Édimbourg, en Écosse. Des anneaux noirs autour de ganglions lymphatiques roses — avec des poches pleines de fleurs pour chasser la décomposition —, plus d'un tiers de l'Europe a éternué et est tombé mort.

Le temps s'écoulait comme les yeux d'un mourant et les jours se succédaient comme le souffle haletant d'une mort certaine. Hommes et femmes évitaient les villes en quête de nourriture. Au lieu de cela, ils ratissaient les champs abandonnés, chassaient le gibier dans les forêts vierges et exploraient les ruisseaux de montagne, cherchant désespérément à rassembler suffisamment de nourriture pour survivre à l'hiver. Les familles se cachaient derrière des portes qu'elles marquaient de rouge à l'extérieur et qu'elles barricadaient de l'intérieur avec de lourdes pierres ; les outils agricoles appuyés contre les murs adjacents faisaient office d'armes. Et lorsque l'hiver arriva enfin, nombre d'habitants du centre de la France étaient bien trop préoccupés par les portes comme points d'entrée potentiels, ne se souciant guère de la sécurité de leurs toits.

Les démons de la Porte de l'Abbaye n'atteignirent jamais la destination prévue par le cardinal Blasi : la ville française de Calais et son armée d'occupation anglaise. Au lieu de cela, poussés par la seule noirceur de la possession démoniaque, ces statues chimériques volantes errèrent dans le ciel français du soir, se propageant avec la brume tout aussi épaisse et brûlante, et finissant par atteindre les abords du village de Murat, où ils s'écrasèrent sur les toits de chaume dans un déchaînement de destruction.

La gravité de ce qui anéantit le village de Murat ne pouvait être pleinement comprise que par une minorité de démons des enfers : les plus anciens et les plus aguerris des royaumes perfides du Tartare, qui officiaient comme surveillants au sein du palais d'Hadès. Ils jouissaient d'une telle liberté qu'ils pouvaient concevoir nombre des tourments les plus indicibles de l'Enfer. Ces démons, qui possédaient les statues grotesques des anciens monuments funéraires, étaient...

De simples créations spirituelles des légions damnées de Lucifael. Les figures de pierre n'étaient plus animées par leur ancienne existence de chair et d'os. On pourrait aisément les comparer à Rien de plus que des « pierres volantes », habitées par les esprits des démons qui jetaient leurs âmes damnées à travers le portail de la Pierre-Porte partiellement compromis, leurs véritables corps demeurant emprisonnés en Enfer, car seules deux des trois Pierres-Portes composant le Grand Sceau avaient été « déverrouillées ». En d'autres termes, tant que la Pierre-Porte du monastère de Canello restait fermée, aussi affaibli que fût le Grand Sceau, elle continuait de remplir sa fonction. Leur dessein était divin et voulu ; ces démons des enfers ne pouvaient tourmenter le monde que sous la forme incarnée d'esprits de possession, de spectres, de diables bleus, d'incubes, de succubes et autres créatures maléfiques. Parmi tous les incubes et succubes précipités en Enfer – et ils étaient nombreux –, Lucifael régnait en Reine des Succubes, principale tortionnaire et fornicatrice spirituelle, projetant son image et ses désirs pervers sur les Fils de l'Homme endormis et sans défense, et laissant derrière elle des légions de descendants d'Eljo et d'Elioud, faits de chair et d'os, éparpillés à travers le monde. Elle n'éprouvait guère d'instinct maternel pour assurer leur sécurité ; à l'instar de Lazare, elle les laissait se débrouiller seuls.

Soit survivre, soit périr sous l'inévitable aurore.

Pourtant, l'enfer n'était pas rassasié. Au fil des saisons d'une nouvelle année infernale, la peste s'abattit sur le centre de la France comme un voile éthéré. Et dans les heures les plus sombres de son long calvaire La présence de l'abbaye, son brouillard épais et ses grotesques de pierre errantes annonçaient une infestation et une dévastation toujours plus vastes. Vers la fin de l'année 1350, tous les habitants des villages de Vic-sur-Cère et de Saint-Flour furent témoins des horreurs de démons chimériques qui grouillaient dans le ciel nocturne, tels une nuée de corbeaux. Les villageois hurlèrent et se dispersèrent ; pourtant, aucune expression de terreur durable, que l'on aurait pu s'attendre à voir gravée sur le visage d'au moins une victime, n'apparaissait sur les corps des habitants morts – aucun n'avait de tête – pas un seul crâne ne gisait séparé des autres restes épars. Et ces mutilations de masse restèrent largement tues, sinon par manque de témoignages, du moins par indifférence collective face à la mort. Après tout, chaque ville, chaque village était en proie à la peste à sa manière, et la puanteur qui s'en dégageait ne faisait qu'avertir un rescapé migrant de la peste de choisir un chemin moins fréquenté – d'éviter toute source de contamination.

odeurs nauséabondes.

Pourtant, chair et vêtements continuaient de se détacher des os blanchis, témoignant du passage du temps et de l'une des machinations les plus ingénieuses de l'Enfer. La Grande Peste, qui avait commencé par un simple oiseau – un pigeon chinois ressuscité par le diable – avait réussi à décimer une grande partie de l'Humanité. Aussi brutale qu'elle était apparue, elle disparut comme des cendres retombant sur un vent mourant. Telle une épée trop maniée ou un sortilège maléfique lancé avec violence, la vaste bande de mort qu'elle lança ravagea l'Europe avant de revenir au cœur de...

Chine. Et lorsque toutes les pièces furent ramassées dans les yeux des morts — lorsque les derniers remous du Styx s'apaisèrent —, la peste avait réduit en poussière vingt-quatre millions d'Européens, hommes, femmes et enfants. En Chine, trente-cinq millions d'âmes disparurent. Des millions d'autres, sur les continents indien et africain, furent arrachés à l'existence ; tous furent victimes de la Moisson de Pommes Noires de Lucifael . Cependant, les chiffres bruts ne permettent pas toujours de comparer aussi adéquatement de telles proportions mortelles et historiques. En replaçant les choses dans leur contexte, on constate que si tous les morts européens avaient été entassés dans une fosse commune, la profondeur de celle-ci aurait dépassé 5 800 kilomètres. De plus, si tous les morts chinois avaient partagé la même fosse, sa profondeur aurait atteint près de 8 500 kilomètres dans la croûte terrestre.

Pour l'humanité, la Grande Peste fut plus profonde qu'un gouffre de deux mètres , plus profonde qu'une peur insondable ; elle plongea jusqu'aux enfers, d'où elle avait germé. Et, selon toutes les victimes recensées, la moitié du monde connu périt lorsqu'un grand prêtre taoïste et sa créature grotesque, prisonnière du Temple du Dragon Volant des Trois Grandes Gorges de Chine centrale, osèrent ouvrir le premier des trois sceaux du Grand Abîme. Tout cela se déroula dans les pages les plus sombres de l'Histoire, comme c'est souvent le cas pour les malheurs.

[Fin du chapitre 12]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~